

ANNE-MARIE FORTIER

Université McGill

L'inclémence ou la dislocation recevable : Héraclite et René Char

Le texte de Char intitulé «Héraclite d'Éphèse¹» constituait la préface à une première traduction de fragments d'Héraclite par Yves Battistini, donnée en 1948 aux éditions «Cahiers d'Art». Le recueil, qui porte aujourd'hui le titre *Trois présocratiques*, s'intitulait alors *Trois contemporains*. C'est dire la volonté, à ce moment, d'inscrire l'œuvre des présocratiques dans l'époque. D'ailleurs, par ses volets critique et programmatique, ce texte permet peut-être de lire la leçon que tire René Char de la guerre et la formulation d'une nouvelle ère de la pensée².

Que René Char ait dit d'Héraclite qu'il «met l'accent sur l'exaltante alliance des contraires³» n'est pas, parce que la formule est séduisante et que la tentation est forte d'en rester là, sans nous laisser comme à l'extérieur, à la périphérie de l'influence qu'il a pu exercer sur le poète. Si cette formule, comme une bannière, suggère qu'il est possible de ranger certaines formes aphoristiques et certains thèmes de la poésie de Char sous la figure d'Héraclite, ces marques demeurent toutefois comme des saillies du texte dont nous sentons qu'elles ont des racines plus profondes et peut-être plus essentielles. En ce sens, la formule de Char agit aussi comme une barrière.

Empruntant ce que nous pourrions appeler le « relais » qu'offre le texte « Héraclite d'Éphèse », nous tenterons de cerner comment l'influence d'Héraclite se traduit chez René Char et ce qu'elle recèle d'une éthique de l'écriture poétique. Après avoir d'abord, et brièvement, éclairé ce que la notion même d'influence met en jeu, nous aimerions sonder les mérites que Char reconnaît à Héraclite et voir, de là, comment sa présence nourrit la poésie de René Char et ce que sous-tendent les emprunts plus ou moins littéraux à Héraclite.

Si l'intertextualité est bien ce que Gérard Genette définit comme « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire eidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre⁴ », elle concerne toutes les valeurs que revêt l'emprunt, de la citation (explicite et littérale) à l'allusion (implicite et « transcendante »). Celui qui cite, selon Antoine Compagnon, est « possédé » ; quelqu'un d'autre parle à sa place et, par là, il consent à son aliénation. De la citation à l'allusion, et peut-être plus fortement dans ce que Genette appelle la présence eidétique, il y a passage de la possession à l'appropriation : « S'approprier, ce serait moins saisir que se ressaisir, moins prendre possession d'autrui que de soi⁵ », explique Antoine Compagnon. Se reconnaître une parenté tiendrait ainsi davantage de la reconnaissance de soi chez l'autre. Mieux, ce que je reconnais chez mon prédécesseur, c'est déjà moi, ou plutôt, c'est toujours lui, mais gauchi, devenu moi : selon Harold Bloom, « *If the dead poets [...] constituted their successor's particular advance in knowledge, that knowledge is still their successor's creation, made by the living for the needs of the living*⁶. » Contre la

contingence qu'il constate, le poète doit marquer le temps qui le sépare de sa source. Pendant ce temps, il a donné « congé » à sa source, il l'a dépassée pour mieux la réinvestir. L'intertextualité explicite utilise des marques textuelles pour mettre une digue contre la confusion des temps, pour tenir l'autre à distance et éviter ainsi de s'y fondre (c'est l'intégration de la citation dans le corps du texte qui en donne la nouvelle valeur); dans l'intertextualité eidétique, le passage du temps qui sépare un poète de sa source est marqué dans ce gauchissement de la source, sa « mise à jour », si l'on veut; c'est toujours l'autre mais aujourd'hui, dans les conditions actuelles.

Or Char, qui consent à l'influence d'Héraclite, écrit au XX^e siècle. Avec le « Connais-toi toi-même » de Socrate est née, écrit Nietzsche, « la croyance inébranlable que la pensée, en suivant le fil conducteur de la causalité, peut atteindre jusqu'aux abîmes les plus lointains de l'être⁷ » et, avec elle, celui que Nietzsche appelle l'« homme théorique ». La certitude que l'on peut connaître, la confiance que l'on accorde à la pensée rationnelle va croissant depuis Socrate; l'idéalisme et l'optimisme contaminent les discours.

Par le volet critique de ce texte, il nous semble possible de comprendre la valeur d'Héraclite pour Char. La figure d'Héraclite y est opposée à celle du philosophe; dès lors, en opposant l'œuvre de l'Éphésien à la pensée rationnelle et abstraite, Char prend en quelque sorte position contre celle-ci. La démarche philosophique, ambitieuse mais dont les résultats sont à chaque fois démentis, se solde par une « déception, une remise en jeu de la connaissance »: « La fenêtre ouverte avec éclat sur le prochain, ne l'était que sur l'en-dedans, le

très enchevêtré en dedans». Le positivisme de la pensée abstraite laisse croire qu'être « en face » du monde peut conduire à la connaissance de soi ; son échec, par conséquent, confine à l'impossibilité de se connaître ; nous sommes prisonniers du sujet (celui qui est sorti du monde, pour qui celui-ci est un « objet »). Ce qui ressort cependant de cette critique, c'est la séduction d'une telle ambition : « l'âme s'éprend », « des parcelles de sophismes peuvent [...] nous conquérir, toucher notre faim ». La volonté de connaître, la curiosité, comme la faim, ne laisse pas de nous tenailler. Toutefois, ce ne sont que « sophismes », justement, c'est-à-dire leurre et illusion. Les « lois », « l'ordre » dégagés ne satisfont pas l'appétit. Héraclite, en revanche, oppose à l'immobilisme de l'ordre ingrat, au morcellement méthodique de la démarche rationnelle et à l'ambition de transparence le mouvement et l'ouverture, le refus du morcellement, le devenir conjoint et l'obscurité.

On le voit, le versant critique du texte vient encore souligner son versant « programmatique ». En opposant Héraclite aux philosophes, Char éclaire certes la valeur « intrinsèque » d'Héraclite, mais aussi sa valeur relative : ce texte, par la figure d'Héraclite, lui est l'occasion de dénoncer le positivisme. Héraclite oppose, somme toute, l'entropie et le désordre de la vie à l'abstraction : « se refusant à morceler la prodigieuse question, [il] l'a conduite aux gestes, à l'intelligence et aux habitudes de l'homme sans en altérer le feu, en interrompre la complexité, en compromettre le mystère, en opprimer la juvénilité ». En (re)conduisant la « prodigieuse » question dans la vie, Héraclite, implicitement, pose la vie même comme question. Cette vie, elle est faite « d'ouragans et de vide, de doute et de hautaine suprématie ».

C'est la vie, mais problématisée, rendue à son déchirement. La vérité (la réponse à cette question) est « indéracinable », elle prend naissance et se maintient en vie « au centre même du perpétuel », c'est-à-dire « dans » le monde et, par là, cette vérité change sans cesse : elle s'alimente à ce qui ne cesse de changer, son devenir est conjoint avec celui du monde : « le devenir progresse conjointement à l'intérieur et tout autour de nous ». « Aller », c'est déjà devenir, et cela « suffit ».

Les références que fait Char au pessimisme et au tragique ne sont pas sans évoquer Nietzsche. Le pessimisme, qui est « la seule certitude que nous possédions du lendemain », ce qui revient peut-être à dire que le pessimisme est la seule certitude qui sera encore là demain, n'est toutefois pas le désespoir ou le découragement. Plutôt, il est rafraîchissant et nous met en garde contre l'optimisme triomphant : « la perception du fatal, la présence continue du risque, et cette part de l'obscur [...] tiennent l'heure en haleine et nous maintiennent disponibles à sa hauteur ». Échapper à la certitude et consentir au fatal, au risque et à l'obscur, c'est assurer sa disponibilité dans le présent ; c'est, en somme, assurer sa présence dans le présent même, dans l'heure en haleine, celle qui ne sait pas ce qui va arriver, celle qui va, simplement. Héraclite se livre ainsi à l'inconnu devant lui et à lui-même comme inconnu, pour paraphraser ici Maurice Blanchot⁸.

Le rationalisme se confine à l'explicable ; avec Héraclite, « sauve est l'occurrence des événements magiques [qui] bouleversent en l'enrichissant, un ordre trop souvent ingrat ». Ce faisant, Héraclite (ré)unit, à la part rationnelle de l'homme, sa dimension irrationnelle. Se gardant d'expliquer l'homme à lui-même, il lui retourne

son image problématisée. Précédant Socrate, Héraclite a le bénéfice du langage d'avant la représentation. C'est même à ce langage que tiennent les attributs d'Héraclite. Ce langage, écrit Blanchot, «sert à sa propre consommation [:] Il partage avec autrui la transcendance tout en s'absentant d'autrui». Ce langage est parole, mieux, il est le chant qui est «existence» (Heidegger).

La valeur du logos d'Héraclite n'apparaît peut-être jamais plus clairement que maintenant, dans cet «ailleurs» temporel où «la beauté sans date, à la façon du soleil qui mûrit sur le rempart [...] porte le fruit de son rayon». Mais le «retour» à Héraclite reste à faire. Héraclite «ferme le cycle de la modernité»: il est tout à la fois son origine et son avenir et cependant, «un ultime chant et une dernière confrontation» sont encore à venir, quoique déjà là, tout près: «Sa marche aboutit à l'étape sombre et fulgurante de nos journées.»

Ce texte présente la figure d'Héraclite brandie contre l'optimisme rationnel, comme si le texte était lui-même une figure de l'actualité de l'époque. En fait, et plus précisément, c'est peut-être seulement à la lumière de l'époque que se dégage la valeur d'Héraclite. Ce texte, en effet, ne laisse pas de suggérer l'influence de la pensée surréaliste qui déjà a posé les bases d'une critique du rationalisme et d'une revalorisation de la passion⁹. Car c'est précisément cela, c'est-à-dire l'orgueil philosophique, que les surréalistes ont cherché à miner, comme l'écrit Maurice Blanchot: «l'écriture automatique est une machine de guerre contre la réflexion et le langage. Elle est destinée à humilier l'orgueil humain [mais] elle est elle-même une aspiration orgueilleuse à un mode de connaissance, et elle ouvre aux mots un crédit illimité¹⁰». Si le langage

recouvre une immédiateté certaine (il n'exprime plus mais *est* ce que je ressens), ce langage acquiert aussi une autonomie, une vie propre : « c'est la rhétorique devenue matière¹¹ ». Revenir au langage d'avant qu'il ne soit représentation, c'est revenir au temps d'avant Socrate et, partant, aux pré-socratiques eux-mêmes. Les surréalistes tentent de retrouver, écrit Jacques Brault, ce « logos exacerbé de contradiction [qui] consent que la fermeture soit source de clarté¹² ». Char, qui participe de l'aventure surréaliste, bien qu'il s'en soit détaché, a aussi le désir d'une « clarté close » « pour mieux affirmer, dit Brault, une clarté combattante, maquisarde, une clarté close aux veuleries de la mentalité traductrice¹³ ». Retrouver le langage d'Héraclite, c'est tenter la réintégration de l'inattendu, du latéral, de l'inconnu dans une époque rationnelle dont le langage est chargé d'élucider ce monde qui lui fait face. Cet inconnu demeure clos ; s'il est dévoilé, c'est comme voile ; cet inconnu n'est pas absent mais présent comme inconnu, intouché et fermé en quelque sorte. Par là, dira Blanchot, le projet surréaliste met « en question le postulat sous lequel se tient implicitement toute la pensée occidentale. Ce postulat c'est que la connaissance du visible-invisible est la connaissance même ; que la lumière et l'absence de lumière doivent fournir toutes les métaphores par rapport auxquelles la pensée va au-devant de ce qu'elle se propose de penser¹⁴ ». Au-delà de la lumière, derrière elle, ce que la poésie veut saisir, c'est « l'ouverture violente, l'échancrure plus initiale par quoi tout s'illumine et s'éveille et se promet¹⁵ », dit Maurice Blanchot qui cite Char : « Toute ma bouche et la faim de quelque chose de meilleur que la lumière (de plus échancré et de plus agrippant) se déchaînent¹⁶. » Quelque chose échappe à l'emprise de la lumière ou à son absence, qui

demeure secret, comme enfoui au creux de l'homme mais ignoré par la pensée rationnelle : ce serait comme « la lumière anuitée dans son rayonnement¹⁷ ». L'univers rationnel est homogène, c'est le champ du pensable ; nulle place n'est faite à l'incohérence (de l'équivoque à l'illusion, il n'y a qu'un pas aisément franchi). Char sait gré à Héraclite et à Georges de la Tour « d'avoir [...] poussé dehors de chaque pli de [son] corps singulier ce leurre : la condition humaine incohérente [...], d'avoir rendu agile et recevable [s]a dislocation¹⁸ ». Si les vertus du logos d'Héraclite tiennent essentiellement dans « l'exaltante alliance des contraires » (la bannière), est-ce à dire que ce logos nous allie au monde dont nous sommes séparés, est-ce là, par ce logos, le principe d'une harmonie possible avec le monde ? Que sont ces contraires exactement ? Jean Beaufret nous met en garde : « c'est au sein même de ce qui est qu'ils ne cessent d'œuvrer en sens inverse¹⁹ ». Les contraires ne sont pas « des qualités d'abord établies en elles-mêmes²⁰ », mais plutôt la scission au sein d'une unité. Cette scission, comme le faiseur de pain du poème « L'avant-monde », « déboise [le] silence intérieur et le répartit en théâtres²¹ » ; l'unité n'est pas déchirée, dé faite, mais plutôt rendue multiple : « Tel est le prix de la clarté close, écrit Jacques Brault : l'impureté de la contradiction cimente ses puretés hétérogènes²². » Les contradictions concernent peut-être moins l'homme en face du monde que l'homme en face de ce qu'il recèle d'inconnu, que le monde ne peut lui expliquer : « allons à la clarté close, allons à ce nous-mêmes dont personne encore n'a entendu parler²³ ».

La sortie du positivisme scientifique permet d'aller à soi : « Je ne doute pas, écrit Georges Bataille dans une « Lettre à René Char », qu'à nous éloigner de ce qui nous

rassure, nous nous approchions de nous-mêmes²⁴.» Parce que l'homme est disloqué, partagé qu'il est entre le rationnel et la part d'inexplicable (l'irrationnel, l'imaginaire), il lui est impossible de se connaître d'abord, et de connaître les autres. Nous demeurons opaques les uns aux autres, et à nous-mêmes.

S'il appartient au tragique de nous révéler cette « vérité », c'est que, pour qu'elle soit vérité, il s'agit de ne pas chercher à échapper au sens manquant. La poésie, synonyme de vérité, ne doit pas masquer l'inconnu mais tout à la fois le révéler et le préserver. « Une patiente imagination en armes nous introduit à cet état de refus incroyable. Pour une préservation d'une disponibilité et pour la continuation d'une inclémence du non-moi²⁵. » En se réclamant d'Héraclite, Char, nous semble-t-il, pose les bases d'une « éthique » de l'écriture poétique : « Le poète n'a pas de mission ; à tout prendre, écrit-il, il a une tâche. Je n'ai jamais rien proposé qui, une fois l'euphorie passée, risquât de faire tomber de haut²⁶. » À l'optimisme, Char semble opposer le pessimisme, mais un pessimisme de la force, fait de lucidité. Le poème doit dire que la signification manque ; c'est « une contre-parole nécessaire pour déloger cette mauvaise foi de la transparence²⁷ ». Dès lors, l'hermétisme du poème, son insolubilité est « mode de connaissance²⁸ ». L'inclémence de Char sert à rendre recevable la dislocation, la condition humaine incohérente. Char comme Héraclite refuse le morcellement ; ce morcellement, il l'enracine dans l'homme même. Au sein de l'unité qu'est cet homme, il va tenter d'allier les contraires : à l'homme morcelé il substitue l'homme comme morcellement, comme tissu de contradictions dont il est lui-même le principe unifiant.

Les références conjuguées à Héraclite et à certains concepts de Nietzsche donnent à penser la poésie comme un art «tragique». Pour Nietzsche, la tragédie est un sommet dont la construction réciproque d'Apollon par Dionysos fonde le «soubassement éthique». Apollon, sorti de la masse indivise, est en face du monde et croit y voir son reflet; toutefois un voile subsiste qui ne laisse pas de s'interposer entre lui et son reflet. Dionysos est dans le monde, il participe à et de ce monde. Celui-ci n'est pas pour lui un reflet de lui-même mais plutôt, parce qu'il se sent différent de lui, une manière de prolongement. Dans la tragédie grecque, c'est Dionysos qui objective sa vision du monde et Apollon qui, parce qu'il s'y cherche, trouve sa propre condition justifiée. Par l'écriture, qui participe de l'art (esthétisation), il est peut-être possible de justifier l'incohérence de la condition humaine: «Écrire, dit encore Bataille, n'en est pas moins en nous le pouvoir d'ajouter un trait à la vision déconcertante, qui émerveille, qui effraie – que l'homme est à lui-même incessamment²⁹.»

Cependant, et c'est peut-être là que la bannière se change en barrière, les marques assez explicites de la présence d'Héraclite dans l'œuvre de René Char, la reprise de formulations caractéristiques («Épouse et n'épouse pas ta maison») ne sont pas, croyons-nous, employées métonymiquement, ou encore élevées à la stature de symboles. Bien sûr, ces marques extérieures permettent d'établir un lien avec la pensée d'Héraclite, mais la présence d'Héraclite, le «creusement», l'«approfondissement» de sa présence se manifeste davantage, et paradoxalement, quand elle est implicite. Le parti pris de lucidité, le pessimisme de la force, les

invitations au risque, la mise en lumière du fatal, l'obscurité recherchée du vocabulaire et des formes syntaxiques nous semblent relever de manière moins extérieure de l'influence d'Héraclite chez Char. Mais les apparenter à Héraclite d'une manière directe ne serait pas moins faux. Ces marques implicites sont celles de l'Héraclite de Char, ce sont aussi pour lui des critiques dirigées contre l'envahissement de l'homme théorique. Au demeurant, nous ne saurions suggérer une transposition immédiate de l'influence d'Héraclite sans déconstruire l'hypothèse qui la sous-tend : il ne nous est pas possible de connaître cette part d'obscur qui subsiste dans les relations d'influence.

Lorsque la science n'arrive plus à expliquer les phénomènes, elle est confrontée à l'obscurité, comme l'a écrit Nietzsche : « la science, éperonnée avec toute la vigueur de sa puissance d'illusion, se précipite sans cesse à ses limites, contre lesquelles vient se briser l'optimisme qui se cache dans l'essence de la logique ; [...] alors surgit une nouvelle forme de la connaissance, la connaissance tragique, qui réclame, pour être supportable, le remède et la protection de l'art³⁰ ». Selon Beaufret, il appartient aux poètes « non de résoudre les problèmes que la métaphysique s'objecte à la mesure de ses concepts, mais d'être jusqu'à nous les vigiles de l'énigme³¹ ». C'est donc dans ce que Beaufret appelle « le désarroi des preuves³² » que poésie et pensée se répondent, au moment où la parole de la pensée et la parole poétique, s'étant toutes deux dépouillées de l'ambition, de la volonté, entrent en dialogue. Ce dialogue, à l'habituelle alternance des questions et des réponses, substitue l'intermittence des appels, des questions sans réponses. Cette parole, tout ensemble poème et noème,

s'offre au risque de l'inconnu, qui « est clarté. Comme un vieux rire. Dans une entière modestie³³ ».

Notes

1. R. Char, « Héraclite d'Éphèse » [1948], dans *Oeuvres complètes*, introduction de Jean Roudaut, Paris, Gallimard, 1995(1983), « Bibliothèque de la Pléiade », p. 720-721 ; désormais, les renvois aux *Oeuvres complètes* seront indiqués par le titre du poème suivi de la page ; les citations du texte « Héraclite d'Éphèse » seront, elles, simplement mises entre guillemets. La traduction de Y. Battistini, sous le titre *Trois contemporains*, paraît en 1955 chez Gallimard (« Les Essais ») ; en 1968, le recueil paraît dans la collection « Idées » (Gallimard) sous le titre *Trois présocratiques* ; une traduction revue et corrigée est aujourd'hui disponible dans la collection « Tel » (Gallimard, 1988).
2. Voir H. Arendt, « La brèche entre le passé et le futur », préface à *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, traduit de l'anglais sous la direction de P. Lévy, Paris, Gallimard, 1972, « Folio/Essais », p. 11-27. Arendt fait le commentaire d'un aphorisme des *Feuillets d'Hypnos* de René Char : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament » et montre combien il est nécessaire, après la guerre, que s'ouvre une nouvelle « ère » de la pensée tant les bases qui ont jusqu'alors servi à penser l'époque ont été ébranlées, privées d'efficace par la guerre.
3. R. Char, « Seuls demeurent ; XVII », *O.C.*, p. 159.
4. G. Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, « Poétique », p. 8.
5. A. Compagnon, *La Seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979, « Poétique », p. 351.
6. H. Bloom, *The Anxiety of Influence. A Theory of Poetry*, Londres, Oxford University Press, 1973, p. 19.
7. F. Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, textes, fragments et variantes établis par G. Collo et M. Montinari, traduit de l'allemand par M. Haar, Ph. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, Paris, Gallimard, 1977, « Folio/essais », p. 92.
8. M. Blanchot, « René Char et la pensée du neutre », *L'Arc*, 22 (1963), p. 14.
9. Nous ne voudrions toutefois pas laisser entendre par là que la vision qu'a Char d'Héraclite est directement empruntée au

surréalisme ; sans entrer dans le détail, nous pensons même qu'elle s'en écarte considérablement.

10. M. Blanchot, « Réflexions sur le surréalisme », dans *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 91.
11. *Ibid.*, p. 94.
12. J. Brault, « D'une clarté close », *Liberté*, 58 (1968), p. 8.
13. *Ibid.*, p. 11.
14. M. Blanchot, « René Char et la pensée du neutre », p. 12.
15. M. Blanchot, « La bête de Lascaux » [1958], *Cahier de l'Herne*, dirigé par D. Fourcade, 1971 ; réédition Paris, Le livre de poche, 1988, « Biblio/essais », p. 117.
16. R. Char, « Lettera amorosa », *O.C.*, p. 345.
17. J. Beaufret, « Héraclite et Parménide » [1960], *Cahier de l'Herne*, *op. cit.*, p. 245.
18. R. Char, « Seuls demeurent ; IX », *O.C.*, p. 157.
19. J. Beaufret, « Héraclite et Parménide », p. 246.
20. *Ibid.*
21. R. Char, « L'avant-monde », *O.C.*, p. 129.
22. J. Brault, « D'une clarté close », p. 10.
23. *Ibid.*, p. 12.
24. G. Bataille, « Lettre à René Char sur les incompatibilités de l'écrivain » [1950], *Cahier de l'Herne*, *op. cit.*, p. 48.
25. R. Char, « Impressions anciennes », *O.C.*, p. 743.
26. *Ibid.*, p. 744.
27. E. Marty, *René Char*, Paris, Seuil, 1990, « Les contemporains », p. 153.
28. *Ibid.*, p. 147.
29. G. Bataille, « Lettre à René Char », p. 50.
30. F. Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, p. 94.
31. J. Beaufret, « Héraclite et Parménide », p. 248.
32. *Ibid.*
33. R. Char, « À une sérénité crispée », *O.C.*, p. 756.